

Studenten...

Les Moins de Vingt Ans

Organe du
C. E. L.

5



Luxemburg und Belgien:

BASTIAN

Ecke Groß- und Kapuzinerstraße

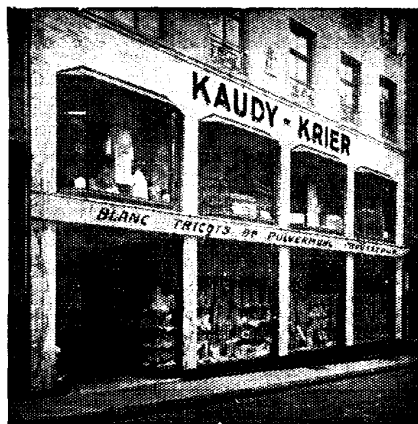
Maison Pierre Schmit

Chaussures

2, rue des Capucins

Luxembourg

KAUDY-KRIER



□
Maison
spéciale
de blanc et
de sous-
vêtements



LUXEMBOURG, 4, RUE DES CAPUCINS

Jos. BERVARD

possède le secret de donner à chacun
la note d'élégance qu'il désire

26, RUE PHILIPPE
LUXEMBOURG

La Maison OESTREICHER

Grande Epicerie Fine

13, RUE PHILIPPE, 13

renommée pour ses produits de première qualité,
recommande ses spécialisés :

Café

Thé

Chocolat

Cacao

Biscuits

Homard

Sardines

Pâtés

Conserves de Fruits

Conserves de Légumes

Fromages - Articles de Laiterie - Fruits et Légumes frais
Toutes les liqueurs de marque - Vins - Eaux minérales - Bières

Service très soigné — Livraison à domicile

TÉLÉPHONE No 4152

Schulbücher für alle Lehranstalten

Librairie et Papeterie Ph. Gœbbels, Luxembourg, Rue de Bonnevoie. 17

MAISON LOUIS BRAHMS

SON RAYON SPÉCIAL
DU BEAU PARDESSUS

**Dem Kind
das Beste!**



Spielwaren

von

LASSNER

Le STYLO parfait gravé à votre nom

Les fournitures de classe et de dessin
en bonne qualité à prix avantageux

LA MEILLEURE MACHINE A ECRIRE CONTINENTAL

chez

Eug. Hoffman, 74, Grand'rué, Luxembourg

Pour être chic ... pour les Messieurs
Pour être élégantes ... pour les Dames
habiliez vous

à la

MAISON MARTIN

Spécialité
sur mesure pour Dames
et Messieurs

Tél. 48-93

5, rue du curé

LUXEMBOURG

Grand Bazar METROPOLE

LUXEMBURG - WILHELMSPLATZ

Größtes und billigstes Warenhaus des Landes

Billigste Bezugsquelle für alle Bedarfsartikel:

**Haushaltwaren, Teppiche, Läuferstoffe, Korbmöbel, Garten-
möbel, Kinderwagen, Lederwaren, Reiseartikel, Bettwaren,
Gardinen, Trikotagen, Spielwaren usw.**

COMESTIBLES

POISSONS + VOLAILLES + GIBIERS

MAISON NITSCHKE

PLACE D'ARMES ... RUE DU CURÉ

LUXEMBOURG + TÉLÉPHONE 54-03

Pour les Etrennes

une jolie fourrure

de la maison SAUVEUR-SCHWARZ

Lecorsais-Schwarz Succ.

Téléphone 20-75 - LUXEMBOURG - Grand'rue 51

Cette revue est tirée

par l'Imprimerie

Joseph Beffort

18, Place d'Armes - Téléphone 20-95

Club des Étudiants Luxembourgeois

Studenten

Organe du C. E. L.

Décembre 1935

N° 5

Sommaire

Ernst ist das Leben, heiter ist die Kunst

Kleinauto

Und es schleudert ein Auto...

Le Château de Versailles

Ach, wir Armen!

Dreizehnlinden oder das Ewig-Moderne

Die Objektiven

Ce qui ne me regarde pas...

Douane

Von Korpsstudenten und Burschenschaften

Momentaufnahme

Hans Stuck siegt auf dem Nürburgring

Sternensonett

Réformes

Chronique du club — Gloses éparpillées

Linus de Willy Faber.

Ce que nous sommes, ce que nous voulons

Le C. E. L. est l'association des étudiants des écoles moyennes constituée et dirigée entièrement par des jeunes. Ce groupement présente une garantie absolue de complète neutralité. En effet, il ne s'appuie ni sur un parti politique, ni sur une organisation d'anciens, susceptible de pousser avec plus ou moins d'énergie, plus ou moins ouvertement, vers une tendance politique quelconque.

Dans nos assemblées, dominées par une franche et loyale camaraderie, nous voudrions susciter l'enthousiasme pour les branches de la culture humaine que l'école réussit mieux à enseigner qu'à faire aimer. Notre principal intérêt portera sur la littérature, les sciences et les arts. Pour réaliser ce but, nous organiserons de nombreuses causeries et des excursions scientifiques.

Le Comité.

Ernst ist das Leben, heiter ist die Kunst

(Schiller.)

Telle est l'opinion de Schiller. Et puisque nos établissements moyens incarnent le sérieux le plus pur, les autorités ont tiré les conséquences logiques des paroles de Schiller. L'art et en général l'esthétique n'ayant rien à faire à l'instruction proprement dite, sont donc bannis impitoyablement des salles de classe austères. Ainsi les occasions de perdre de vue les divines règles des grammaires latine et française par le fait de contempler de belles choses sont heureusement, ou semblent du moins réduites à un minimum; ainsi les jeunes gens folâtres n'apprendront pas trop tôt qu'à côté du savoir, qu'ils ont puisé dans les bouquins, il existe d'autres sources de joie réelle dans la vie humaine. Donc, voilez vos faces o muses!

A ce sujet je voudrais citer quelques paroles d'un éminent homme de science qui a passé sa vie à regarder les hommes et à essayer de les comprendre, Alexis Carrel. «La stupidité et la tristesse de la civilisation présente sont dues au moins en partie à la suppression des formes élémentaires de la jouissance esthétique dans la vie quotidienne.»

N'est-ce pas cette indifférence, cette indolence que nous reprochent nos professeurs? Et le manque de compréhension de beauté ne se manifeste-t-il pas, même dans les classes supérieures?

«La beauté — ainsi Alexis Carrel continue — est une source inépuisable de joie pour celui qui sait la découvrir.»

Pour celui qui sait la découvrir!

Or, la tâche étant difficile, pourquoi messieurs les professeurs ne s'efforcent-ils pas à nous donner dès le jeune âge quelques directives, quelques conseils dans ce sens?

A mon avis ceux qui prétendent avec satisfaction nous cuirasser contre les intempéries du noir avenir en nous dotant d'une arme aussi démodée qu'est dans les circonstances actuelles un certificat de maturité, pourraient nous rendre bien d'autres services.

Réveiller dans le coeur des jeunes l'instinct de la beauté qui ne se rabougrit que trop souvent sans les soins prodigués par des mains bienfaisantes, voilà une tâche infiniment plus édifiante!

Nous sommes des Luxembourgeois, c'est-à-dire des gens dont les mentalités ressemblent à la configuration du sol à leur Ösling. Leur extérieur est peut-être rude, indolent, raide, mais

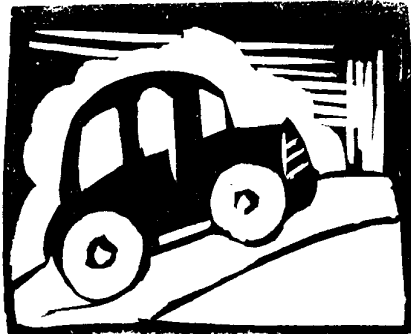
au fond il y a la bonhomie, et un petit rêve romantique. Nous n'avons pas à notre disposition la souplesse et la facilité d'expression, la vivacité du méridional, nous cachons dans notre for-intérieur des traces d'un idéalisme posé, d'un rêve modeste, de la poésie tacite du nordique.

Bb.

Kleinauto

Die Geburt des Kleinautos liegt etwa 12 Jahre zurück. (Ich möchte betonen, daß hier von den ersten serienmäßig gebauten Kleinwagen, und nicht von in Werkstätten zusammengebastelten Cyclecars die Rede ist).

Ungefähr um diese Zeit entstand also die erste Nachfrage nach dem sogenannten Volkswagen. Nicht nur die Preisfrage war es, die zu berücksichtigen war, sondern auch der Benzinverbrauch.



Das war es, was Europa zum Geburtsort des Kleinwagens machte, der durch viele Zölle in die Höhe getriebene Benzinspreis. Drüben, in Amerika, nahm man es nicht so genau mit ein paar Litern Kraftstoff: er kostete ja fast nichts, und stark und schnell mußten die Maschinen sein, denn die in Amerika zurückzulegenden Strecken standen in keinem Verhältnis zu denen Europas.

In den maßgebenden Ländern Europas, in England, Frankreich und Deutschland, fingen jetzt je eine oder zwei Fabriken an, sich für den Kleinwagen zu interessieren. In England war es Austin, in Frankreich Citroën und Peugeot, und in Deutschland Dixi, Opel und Hanomag.

Und dann kam die Krise, von der zuerst Deutschland erfaßt ward. Die deutschen Firmen sahen es ein, ihre großen, Benzin fressenden Wagen wurden unerschwinglich für eine gewisse Käuferschicht. Sie behielten die großen Typen bei, und bauten außerdem — Kleinwagen. Einige Motorradfabriken witterten eine Geschäftsgelegenheit, und auch sie bauten Kleinwagen. (DKW und BMW. Letztere übernahmen von den inzwischen in Konkurs geratenen Dixiwerken die Lizenz Austins).

Auch in den andern Ländern begann man die Krise, die Benzinpreise und die hohen Steuern zu fühlen, und immer reger

wurde der Wunsch nach dem billigen Wagen, immer höher stiegen die Aktien Citroëns und Peugeots. Auch die anderen Fabriken Europas wurden wach, in den Büros der Renault-Werke saßen Ingenieure und zeichneten — Kleinwagen, auf steilen Alpenpässen sah man die Monteure der Fiat-Werke: sie probierten das letzte Modell, den neuen Kleinwagen aus...

1931... Kristalle haben sich gebildet und in Deutschland kann man 3 Klassen unterscheiden: 1. Kleinstwagen, 2. Klein-

Und es schleudert ein Auto...

**Naß und glitzernd,
Ein schwarzes Band,
Läuft die Straße
Durch das Land.**

**Es tobt der Wind,
Der Regen klatscht nieder,
Vorbei rast ein Auto
Hin und wieder.**

**Still liegt die Kurve
Hinter dem Wald,
Still bis laut
Ein Horn erschallt.**

**Schmutz spritzt empor
An glatten Reifen,
Die singend auf
Glitzernder Straße pfeifen.**

**Ein Auto schleudert,
Bremst, kreischt, ... es steht
Am Geländer,
Wo jäh in den Abgrund es geht.**

**Bleich lächelt der Fahrer,
Dann heult der Motor,
Und brüllend springt
Der Wagen vor.**

**Tief dröbnt das Horn
In lautem Baß,
Und leer liegt die Straße,
Glitzernd und naß.**

C. Y. Linder

wagen und 3. Kleine Wagen der Mittelklasse. Auch die Konstruktionsarten haben sich geändert, und wir finden sowohl das konservative Fahrgestell mit Starrachsen und Hinterradantrieb, als auch das hypermoderne mit Schwingachsen und Frontantrieb. Eine bei deutschen Firmen weitverbreitete Bauart ist auch Schwingachse vorne und Starrachse hinten mit Heckantrieb.

Und nun zu unserer Einteilung. Kleinstwagen... und eigentlich Cyclecars. Das heißt, es ist doch was anderes und den Anlaß

zu ihrer Gebrut bildete das deutsche Steuer- und Führerscheingesetz. Dort heißt es nämlich: Fahrzeuge mit einem Gewicht von unter 350 Kg. und einem Motor von unter 200 cm³ Inhalt sind steuerfrei und können ohne Führerschein schon von sechzehnjährigen Personen gelenkt werden. Besonders die Motorradfabriken stürzten sich darauf, dieses «Fahrzeug der Zukunft» zu bauen. Fraino, Goliath, OD usw.) Doch die Dinger waren nicht das, was sie sein sollten und wenn auch in den ersten Monaten ziemlich viele verkauft wurden, merkte das Publikum doch bald, daß die Dreiradwagen, denn um solche handelte es sich gewöhnlich, doch nicht so ganz «das Auto der Zukunft» waren. Es ist dies ziemlich erklärlich, denn erstens mußten die kleinen Motoren, (die kaum für ein Motorrad genügen), immer mit voller Höchstleistung laufen, und zweitens waren die Führer dieser Fahrzeuge meistens nichts weniger als Experten, schonten also die Maschine möglichst wenig. Dann kam in Deutschland ein Gesetz, das jeden neuen Wagen steuerfrei machte; die meisten Kleinstwagen verschwanden und nur die bewährtesten Modelle wurden weitergebaut — mit stärkerem Motor.

Der gewöhnliche Kleinwagen, etwa Opel, DKW, BMW, gedieh weiter; er erreichte ein ungewöhnliches Maß der Vollkommenheit und mit einer DKW oder Opel fährt man heute Durchschnitt, wie man sie vor 5 Jahren nur mit starken Wagen fahren konnte. Bei den Kleinwagen halten sich die oben genannten Konstruktionsarten so ziemlich die Waage, und meines Erachtens kann man heute noch nicht sagen, ob es Front- oder Heckantrieb ist, der den Sieg davonträgt. Die Frage der Schwingachsen ist so gut wie gelöst, wenn man beachtet, daß jedes Jahr mehr Firmen zum Einbau von Schwingachsen übergehen. In der Klasse der Kleinwagen zeigt sich seit dem letzten Jahre eine gewisse Tendenz zum Sportzweisitzer (BMW, Adler, Tornax etc.).

Der kleine Wagen der Mittelklasse bildet ungefähr den Wagentyp, der von der Kundschaft, die bisher große Wagen besaß, sich jetzt aber einschränken muß, gekauft wird. Er ist nicht besonders billig im Anschaffungspreis, aber verbraucht wenig Benzin. (Mercedes, Adler-Trumpf, usw.). Der Wagen wird fast ausnahmslos mit Schwingachsen gebaut.

Und nun zu den andern Ländern, Frankreich baut besonders «kleine Wagen der Mittelklasse», und Kleinwagen (Renault, Peugeot, Licorne, Amilcar usw.). Erst seit einigen Monaten bemüht man sich auch dort um den Kleinstwagen, und ein Verein französischer Automobil-Ingenieure (SIA) hat ein großes Preis Ausschreiben veranstaltet, dessen Thema Entwürfe von Kleinstautos, mit einem Höchstpreis von 8000 Fr. und einem Verbrauch von 5 Litern, darstellen.

In Italien baut Kleinwagen hauptsächlich Fiat, Lancia bringt zwar auch ein kleines Modell heraus, doch möchte ich diesen

Wagen wegen seines hohen Preises eher ein Fahrzeug für Liebhaber nennen als einen Kleinwagen.

Und England? ... England bildet auch in dieser Hinsicht, wie in vielen, einen ganz besonderen Punkt. In England ist nämlich (bis auf einige Ausnahmen wie Rolls-Royce), der große Wagen überhaupt nicht beliebt. Die meisten englischen Wagen sind kleine Maschinen mit starkem sportlichem Einschlag. Die Motoren und Fahrgestelle werden mit unerhörter Sorgfalt gearbeitet. (MG, Singer, Talbot) und sind deswegen gar nicht so billig. Richtige Kleinwagen gibt es zwar auch ein paar in England (Austin), aber wie schon gesagt, das gewöhnliche Auto ist der kleine sportliche Tourenwagen.

Und, was noch weiter kommt auf dem Gebiet der Kleinwagen? ... Begnügen wir uns mit dem französischen Sprichwort: *Qui vivra, verra!*

Dietrich.

Le Château de Versailles

Versailles! que de souvenirs sublimes et tragiques ce château recèle, souvenirs grandioses de l'époque lointaine et glorieuse où la monarchie française touchait à son apogée, où, habité par un roi qui devait donner son nom à un siècle, Versailles devint le centre du monde civilisé qu'il dominera de son prestige pendant plus de cinquante ans. Puis ce sera la longue décadence et enfin la ruine de la royauté française; ruine dont le palais de Louis XIV sera le témoin et, pour une large part, la cause. Quand, de nos jours, nous parcourons les vastes salles du palais, notre imagination ne parvient plus à évoquer le faste et le luxe qui y régnaient à l'époque où celui que ses contemporains appelaient le Roi Soleil y étalait tout l'éclat d'une monarchie absolue.

Ces salles qui, malgré leur délabrement et le vide, nous paraissent encore magnifiques, il aurait fallu les voir du temps où les rois y résidaient, alors qu'elles étaient ornées de tableaux de Rubens, de Van Dyck, du Titien! et qu'un ameublement merveilleux en sa richesse puissante en rehaussait l'éclat. Le mobilier aussi bien que les tentures variaient d'une époque de l'année à l'autre: pendant la saison froide dominaient les velours verts et couleur de feu; l'été la lumière se jouait sur les brocards à fleurs d'or et d'argent. Du plafond où évoluaient des divinités mythologiques, descendaient de puissants lustres en cristal: sur les consoles et les guéridons dorés c'était une profusion de girandoles d'argent, de vases de Saxe et de Sèvres, candélabres à huit branches, dont la décoration représentait des scènes pastorales: dans des caisses d'argent s'élevaient des orangers toujours verts.

Nous voici dans la Galerie des glaces. Longue de soixante quatorze mètres sur treize mètres de haut et dix mètres quarante de large, cette galerie, que dix-sept fenêtres baignent de leur lumière, représente le chef-d'oeuvre de l'art royal qui n'a jamais rien produit de plus parfait en son genre. Le plafond, supporté par des pilastres de marbre gris à chapiteaux dorés, servit de fond à Lebrun pour y écrire de son pinceau et à grand renfort de figures symboliques, l'histoire imagée de Louis XIV, depuis la paix des Pyrénées jusqu'au traité de Nimègue, époque englobant une période de près de trente années de gloire et constituant la plus belle apothéose du Grand Roi. Les glaces, dont la galerie tient son nom, font face aux fenêtres

cintrées, donnant sur la façade du parc et par l'ouverture desquelles le regard embrasse la perspective infinie du Tapis Vert et du Grand Canal. Ce qu'elles ont réfléchi depuis qu'elles ont été coulées à la manufacture du Faubourg Saint-Antoine! Dans leur cristal a vécu l'image imposante de Louis XIV, de Condé, de Villars, de Jean Bart fumant sa pipe, de Colbert toujours pâle et fiévreux, du vieux Franklin, dont le sévère habit de puritain eut une grande vogue à la cour, très éprise à cette époque des doctrines de Jean-Jacques. Elles ont réfléchi le toquet du clergé de Gênes en révérence, des ambassadeurs siamois parcourant à reculons toute la longueur de la galerie pour ne pas tourner le dos au Roi Soleil, la silhouette rouge du cardinal de Rohan, arrêté le 15 août 1785 dans la galerie par les gardes du palais, Bonaparte en uniforme de lieutenant d'artillerie et Bismarck en celui de garde de corps, le matin de la proclamation de l'Empire allemand; enfin la redingote noire et les gants gris de Clemenceau pendant la séance mémorable du 28 juin 1919, où fut signée la paix qui consacra la défaite de ce même empire.

L'escalier de marbre, qui relie la Grande Salle des Gardes au Salon de l'Oeil de Boeuf, mérite bien l'épithète de «royale beauté» dont Madame de Sévigné le gratifie dans ses lettres. Le salon de l'Oeil de Boeuf servait d'antichambre (les courtisans y passaient la plus grande partie de leur existence à attendre que l'auguste Soleil Royal vînt les couvrir d'un de ses magnifiques rayons), et de là on pénètre dans le sanctuaire du château: la chambre à coucher du roi.

Trois fois par semaine, le lundi, mercredi et jeudi, s'y déroulait le spectacle multicolore et pompeux, qu'était un grand lever du roi, spectacle qui ne nécessitait pas moins de cent personnes, dont les faits et gestes étaient réglés comme à un ballet d'opéra par une étiquette tyrannique. Ce cérémoniel était la grande préoccupation de la cour, c'était lui qui régnait en maître dans le château, et le roi même devait plier devant ses exigences. Il le forçait, aussi bien que sa famille et les courtisans, à vivre dans une contrainte perpétuelle et à jouer tout le long de leur vie un rôle d'autant plus fastidieux qu'il variait suivant les lieux, les saisons et les heures. Un huissier, dont l'unique fonction consistait à ouvrir une porte, était obligé de se souvenir qu'au passage de certaines personnes, il lui fallut se tenir, en dehors de cette porte, et pour d'autres en dedans; les ducs et les pairs, qui étaient autorisés à emporter un coussin à la chapelle, n'oubliaient pas de le placer un peu de travers, et non droit, privilège réservé aux princes du sang; et si, à la réception d'un ambassadeur, le grand maître des cérémonies ne l'avait pas accueilli sur la quatrième marche de l'escalier, il aurait déchaîné un incident diplomatique. Le roi ne devait jamais être seul: il y avait foule le soir pour le regarder changer de chemise, et le matin, pour le voir sortir du lit. Ses repas étaient la grande attraction, non seulement des membres de la cour, mais des simples badauds, qui pouvaient circuler librement dans les grands appartements, à la seule condition d'être proprement vêtus et de s'être munis d'une épée et d'un chapeau à porter sous le bras, accessoires qu'on louait chez les concierges du palais. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'avec un public aussi mélangé le chapeau que Louis XIV avait déposé sur une table ait été dépouillé des diamants dont il était garni, et qu'à un bai masqué sous Louis XV, la dauphine, éblouie par le bavardage d'un beau masque et convaincue par l'accent espagnol de celui-ci, qu'elle avait affaire à un Grand Espagnol, lui ait accordé la faveur d'un menuet, sans se douter le moins du monde qu'elle dansait avec le chef de cuisine, originaire de Madrid, du prince de Conti.

Voici enfin la chapelle aux lignes toutes sobres et hardies, à l'élan harmonieux, cette chapelle dont Mansart entreprit la construction et dont Paul Guyer a dit fort justement qu'avec le jour éclatant de ses vitraux, ses riches ciselures, l'harmonie de l'or et de la pierre blanche qui la rehaussent, elle est «comme le palais de Dieu dans le palais du Roi».

Ces deux palais, Lenôtre les a entourés d'un parc magnifique qui, avec le croisement de ses allées, ses parterres rigoureusement symétriques, le miroir de ses canaux, avec un monde de vases d'où retombent les festons des fleurs, un peuple de statues en marbre et ses bassins aux jets d'eau en panache, forme un cadre digne de ce splendide château, à la réalisation duquel avaient travaillé, pendant près d'un siècle, les plus grands artistes dans tous les ordres et que Louis Philippe, cinquante ans plus tard, dédiera à juste titre «à toutes les gloires de la France».

C. F.

Ach, wir Armen !

Man schreibt als Quintessenz von Liebesbriefen
Primanerlyrik, die sich nicht vergift,
Weil sie mit Herzblut vollgeladen ist
Und mit Gefühlen, die im Körper schliefen.

Dann tippt sie eine Schreibmaschine ab,
(Gefühle sind der Schreibmaschine fremd,
Weil sie ja nichts als ihre Tasten kennt,
Das gleicht bei ihr sich von Geburt zum Grab).

Man sendet sowas ein an Redaktionen,
(Auch denen sind Gefühle unbekannt),
Und wird irrtümlich einmal was gedruckt,
So bleibt der Autor sicher ungenannt.

Doch meistens schicken sie's zurück (wenn überhaupt...)
Bedauern... Keine Kritik... sind hochachtungsvoll...
In einem wütet die Enttäuschung toll,
Man hat bei sich doch an Erfolg geglaubt.

Man schiekt sie immer wieder weiter, stets bleibt's gleich,
Sie wurden grau, so viele Neins betrafen sie...
Denn im Prinzip ist's wahr:
„DES MENSCHEN WILLE IST SEIN HIMMELREICH“.
Rein in das Schubfach. Bon soir... (... Schon schlafen sie!)

Peter Silie.

.....
Faites-vous membre du **C. E. L.**

le seul groupement se composant exclusivement
d'élèves des écoles moyennes.
.....

Dreizehnlinden

oder das Ewig-Moderne

Zwei Bücher sind es, die wir in der deutschen Stunde nur mit Unlust hervorholen, und die uns den sonst so humanen Unterricht zeitweise gründlich verleiden: «Herrmann und Dorothea» und «Dreizehnlinden».

Aber gegen das Erstere wird nicht aufgemuckst. Auch die raubbeinigsten Kerle unter uns haben Respekt vor dem Namen eines klassischen Meisterwerkes, und Einige mögen schon etwas wittern von der Schönheit dieser abgeklärten Dichtung und ihrer eigentümlichen Sprache. Einstweilen ungenießbar, denkt man, aber später (viel später!) vielleicht mit Genuß zu lesen.

Quod licet Iovi, non licet bovi! Herr Friedrich Wilhelm Weber ist vogelfrei. Niemand lobt ihn, außer unseren Lehrern, und das wissen wir. Wenn sich die Literaturgeschichtler im allgemeinen das Wort geben, recht glimpflich mit Schulautoren umzugehen und den aufsässigen jungen Elementen keinen Vorschub zu leisten, so muß man zugeben, daß sie beim Fall Dreizehnlinden Anstand und Verantwortungsgefühl beweisen. Es klingt wie Musik an unsere Ohren, was wir über den würdigen Autor vernehmen. Da heißt es: Goldschnittslyrik, Epigontum, Limonadensuppe, Butzenscheibenlyrik, Schaumschlägerei und was der lebenswürdigen Ausdrücke mehr sind. Und wer sagt das, Klabund und andere ähnliche verdächtige Gestalten? Nein! Wohlangesehene, seßhafte Literarhistoriker, deren Gewohnheit es sonst nicht ist, Dichter zu bemängeln, die schon gestorben sind.

An Autoritätsbeweisen gegen «Dreizehnlinden» fehlt es also nicht. Und doch ist dieses von Gott und der Welt verlassene Buch dazu ausersehen, uns nach der Lektüre der Klassiker in die Schönheiten der modernen deutschen Dichtung einzuführen. Wenn man fragt: Weshalb figuriert «Dreizehnlinden» noch immer als kursorische Lektüre auf dem Programm des Gymnasiums?, so erhält man unfehlbar die Antwort: Nun, weil es einmal so beschlossen wurde, und weil es noch schwerer ist, Veraltetes abzuschaffen, als Neues einzuführen. Stellen wir die Frage also bescheidener: Wie kam man vor dreißig oder mehr Jahren dazu, «Dreizehnlinden» auf das Studienprogramm der Mittelschulen zu setzen?

Weil dieses Buch damals modern war! Es klingt unglaublich, aber es muß schon so gewesen sein. «Dreizehnlinden»

war einmal modern und eignete sich obendrein noch vorzüglich als Schullektüre. C. F. Meyers und Fontanes Balladen waren schon im Lesebuch untergebracht, das naturalistische Drama bedeutete noch Kampf und Geschrei, für Rosegger war man zu alt, für Wilhelm Busch zu jung — blieb also nur unser famoses Epos.

Heute hat sich nun manches geändert, und dadurch sei unsere Attacke gerechtfertigt. Wir plaidieren gegen «Dreizehnlinden»:

erstens, weil das Buch sprachlich und inhaltlich vollständig veraltet ist. Es hat eine unheimliche Ausdehnung, durch graue Wintermonate spinnt sich die Lektüre hindurch, 2000 Strophen von der eintönigsten Art. (gereimte Trochäen), gilt es herunterzuraseln: der Inhalt, die Bekehrung der Sachsen zum Christentum, vermag in dieser süßlich-eintönigen Darbietung und Schwarzweißmalerei der Charaktere niemanden zu fesseln.

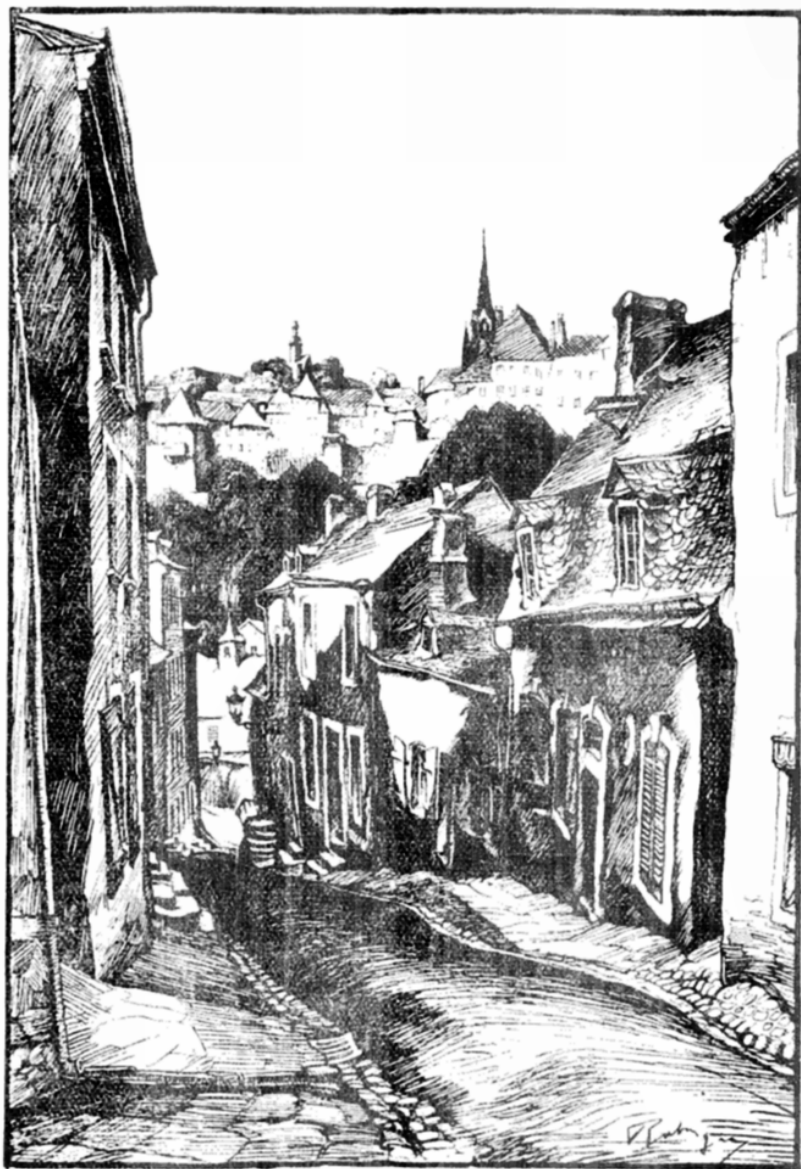
Sodann, weil Raum geschaffen werden muß für Altmeister der Moderne, wie Gerhart Hauptmann, Thomas Mann, Richard Dehmel, Franz Werfel. Nur solche Namen dürfen zusammen mit jenen wirklichen Meisterwerken der Literatur genannt werden, die bisher mit so viel Kenntnis und Geschmack für den deutschen Unterricht ausgewählt wurden.

Man sagt, im heutigen Deutschland setzten die klerikalen Professoren sich für «Dreizehnlinden» ein, weil die Katholiken in F. M. Weber seinerzeit ihren größten Versdichter feierten, und weil der ebenfalls verstorbene Philosophieprofessor Thibeau einen dem Original gleichgeschalteten Kommentar von 2000 Zeilen geschrieben hat. Das scheint uns wenig glaubwürdig. Wenn jetzt die Katholiken in Deutschland sich für das Schulepos erklären, dann nur aus dem Grund, weil dort eine ganz andere Anklage gegen den Dichter erhoben wird, nämlich die der Geschichtsfälschung. Da diese Frage unsere Verhältnisse gar nicht berührt, sehen wir nicht ein, weshalb katholische Professoren und Studenten ein Buch verteidigen sollten, das der Verachtung und der Lächerlichkeit verfallen ist.

Und nun ade, du liebes, altes Buch! Wenn diese Zeilen dir den Hals brechen würden, es überkäme mich wahrhaftig ein gelindes Gefühl der Reue. Aber solchen Gefühlen kann man nur nach getaner Arbeit nachhängen. Verdienstvolle Arbeit wollen wir es nennen, alle jene Pseudo-Meisterwerke auszumerzen, die sich in unsere Schullektüre eingeschlichen haben.

Wer will die nächste Attacke reiten? Gegen Schillers «Maria Stuart», Longfellows «Evangeline», François de Curels «Repas du Lion»?

M. L.



La Montée du Rahm

Die Objektiven

Es gibt da eine Sorte Schriftsteller, die hat einen Hebel am Kopf, verstellbar auf «subjektiv» und «objektiv». Und manchmal, wenn es über sie kommt, und das Thema ist nicht ganz geheuer, dann setzen sich die Schreiber hin: So, jetzt wollen wir mal ganz objektiv sein! Hebel rum, und los geht's ex cathedra: es ist nicht wahr, wahr ist vielmehr ... Und schwenken bedenklieh den Bart und ziehen ihren Gegnern, ehe die von etwas wissen, die Argumente aus dem Mund, legen die Dinger auf den Tisch: So, was wäre denn nun davon zu halten? — Bei näherem Zusehen nichts, natürlich, und es sieht alles hübsch aus, hübsch objektiv. Und ist es doch nicht. Gewiß, aber ... dieser Einwand hinfällig, weil ... die gewiß bestehende Tatsache ganz unbedeutend in Hinblick auf ...

Bei noch näherem Zusehen ist es mit der ganzen Objektivität nichts. Nur zum Beispiel in der Literatur. Da packen sie nun ihre Begriffe aus und fangen das Werten an, und es stimmt alles nicht. Weil nirgends ein *literarisches Metermaß* aufbewahrt liegt, mit dem man alles literarische Geschreib ausmessen könnte. Die Objektivität, die diese Literaturlandmesser meinen, die gibt es gar nicht. Sie messen ja nicht immer verkehrt, sie messen manchmal richtig, aber ganz und unbedingt richtig, das gibt es nicht.

Diese «Objektivität» ist am gefährlichsten da, wo es um differenzierte geistige Dinge geht, denn da kann man mit gar gelahrten Vokabeln eine pfundsdicke Lüge auf die Beine stellen, ohne daß allzuvielen den Schwindel merken — man nennt so etwas gemeinhin: *Schmus*, und es ist oft gar nicht leicht, zu erkennen oder zu zeigen, wieso der Schmus Schmus ist.

Trotzdem geht es nun doch nicht an die Möglichkeit objektiver Wertung überhaupt zu leugnen.

Wir müssen uns bekanntlich meist mit *neun Zehntel Wahrheiten* zufrieden geben. Den schäbigen Rest buchen wir gewöhnlich unter: *Ausnahmen*.

Wir müssen uns möglichst großer Objektivität befleißigen. Heraus kommt ein Paradoxon: Eingestandene Subjektivität, das ist die einzige Möglichkeit der Objektivität.

«Ich mag den Mann nicht, weil mir seine Lyrischen Uebelkeit machen.» -- Das ist immer richtig, ganz bis ins Letzte richtig, «objektiv», weil es nämlich «subjektiv» ist: Ich mag ihn nicht. Aber hier, da stimmt was nicht: — «Seine lyrische Prosa ist, literarisch gesehen, absolut wertlos.» — Literarisch gesehen? Nein, mein Lieber, aber von deinem literarischen Verstand aus gesehen! Dann stimmt es wieder.

Und es kommt dann schließlich darauf an, was andere Leute auf deinen literarischen Verstand geben. Auf die Weise kommt dann im Laufe der Zeit ungefähr das Richtige heraus.

Das heißt: davon abgesehen, daß der Mensch sich irrt!

A. T. Trappe.

Ce qui ne me regarde pas . . .

Une classe de quatrième, au lycée.

Le professeur de mathématiques essaye d'inculquer à de jeunes personnes de 16 ans les éléments de la géométrie plane. Parfaitement conscient de l'inutilité de ses efforts, il poursuit son enseignement avec un stoïcisme cornélien. Voici la troisième fois qu'il répète la démonstration d'un théorème; étonnées malgré tout de cette persévérance, les élèves considèrent avec intérêt la figure qu'il vient de tracer au tableau. Qu'est-ce que ce peut bien être? En tout cas, ça ne ferait pas mal sur un corsage . . .

— Mademoiselle . . . dit le professeur à l'une des élèves, veuillez m'énoncer le théorème du cerf-volant.

Mademoiselle . . . entretenait avec sa voisine une conversation vive et animée dont leur dernière rencontre dans la Grand' rue faisait les frais (il ne s'agissait donc pas de Thalès, de Ptolémée ou d'Hippocrate; mais il était grand, brun, et s'appelait . . . ehut! grands dieux, qu'allais-je trahir?) Mademoiselle se lève néanmoins, prend un air convaincu, ride son front et . . . se tait. La corporation des souffleuses s'organise, mais on n'est pas bien sûr de ce que l'on doit souffler . . . On frappe. Quel est ce deus ex machina qui vient sauver l'honneur de l'élève?

C'est le concierge, porteur d'une longue feuille de papier. Ce format est bien connu: une circulaire! chuchotent les jeunes filles avec un bonheur non dissimulé. Le professeur prend la feuille, examine en soupirant la longueur de l'écrit, et commence la lecture. Chaque nouvel article ne manque pas de soulever l'enthousiasme des élèves, et c'est avec joie qu'elles prennent connaissance des interdictions qu'on leur impose.

On arrive à s'étonner du nombre des choses qu'on peut défendre à une jeune fille, lorsqu'il s'agit de protéger «la bonne réputation et le renom» d'un établissement public. Certaines gens pensent peut-être que l'éducation morale incombe aux parents? Quelle erreur! enfin, c'est humain . . . Est-ce que les

parents ont fait des études pédagogiques? C'est dans des universités qu'on apprend à élever les enfants suivant les règles de l'art! Il est évident que moins on connaît la jeunesse, et mieux on la dirige: en effet, on ne se laisse pas influencer par elle.

Voici, à titre d'exemple, quelques mesures radicales qui rendraient irréprochable la conduite individuelle, et qui assureraient le paradis sans confession à ceux qui les mettraient en vigueur. Je pousse la générosité jusqu'à autoriser l'exploitation de ces suggestions sans tenir compte de mes droits d'inventeur.

On pourrait interdire systématiquement toute sortie autre que celle de se rendre au lycée? La bonne santé ne s'en ressentirait pas, car on ferait tous les jours une promenade hygiénique en rangs sur la place de la foire, ce qui alternerait agréablement avec le spectacle des exercices militaires. . .

Les sorties pour les nécessités vestimentaires seraient réduites à un strict minimum par le port obligatoire de vêtements à peu près inusables (gros drap, souliers cloutés, que sais-je?). On ferait ainsi d'une pierre deux coups, en anéantissant par la même occasion cette coquetterie qui, hélas, affecte beaucoup de jeunes filles: c'est un défaut vraiment indigne d'un établissement humaniste.

Une fois par mois les élèves se réuniraient pour assister en commun à un spectacle choisi au préalable par l'établissement; les élèves désirant s'y rendre avec leurs parents pourraient les amener: ils jouiraient alors également de la surveillance consciencieuse du lycée, et cela sans augmentation du minerval!

Je prévois, dans un avenir dont l'éloignement est proportionné à l'application plus ou moins rapide des mesures ci-contre (et d'autres), le lycée des lycées, ce qu'on appellera une «crème de lycée». Dix jeunes filles, réparties en 3 classes, seront alors les seules bénéficiaires d'un enseignement dont l'altitude de la morale se trouvera dans les neiges éternelles.

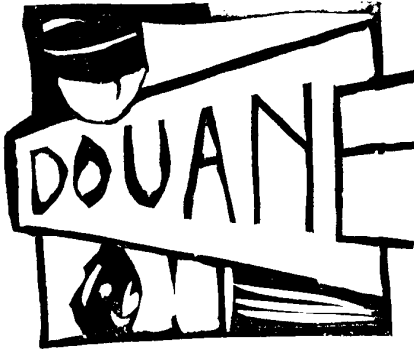
Il n'y aura alors plus qu'un pas à franchir: dicter de nouvelles mesures (quelle imagination faudra-t-il!). Vous connaissez l'histoire des 10 petits nègres? Ainsi fondra la «crème».

Zehn kleine Mägdelein . . .

J. D.

„Das ist, glaube ich, der Hauptfehler des humanistischen Gymnasiums: daß es eine ganz bestimmte Sorte Ideale verlangt.“

(Walter Harich, Primaner.)



Avant de vous relater ces faits mémorables, permettez-moi de vous donner un conseil (mon expérience personnelle m'y autorise): ne faites pas de contre-bande: croyez-moi, c'est plus sage! Mon ami Jean et moi venions de faire chacun une acquisition qui réalisait nos rêves les plus audacieux: nous possédions maintenant lui un accordéon, moi un paddle-boat.

Oui, mais... ces objets étaient bien achetés, mais ils étaient encore dans leur pays d'origine, l'Allemagne. Je dois vous dire que l'état de nos bourses était plutôt désespéré: toutes nos économies avaient été transformées en accordéon et en paddle. Improbable également d'imposer les frais de douane à nos revenus futurs trop incertains. Et il était si facile de passer au nez et à la barbe des douaniers!

Nous avons donc fait envoyer nos objets à un village allemand situé au bord de la Sûre. Nous caressions le projet d'aller les chercher, de descendre la Sûre en bateau (et en musique) et d'aborder en pays luxembourgeois un peu plus bas. Pouvaient-on faire la contre-bande plus élégamment?

Un beau dimanche, nous allons chercher les objets de nos désirs. Ils sont à la consigne de la gare, soigneusement emballés dans d'innombrables boîtes en carton, du papier à n'en pas finir et des centaines de mètres de ficelle.

Nous transportons ces innombrables paquets sur la berge, où nous les déballons avec précaution. Sur la Sûre, les paddle-boats se suivent à la queue-leu-leu, tellement il y en a, et des «ahoi» sans nombre s'entrecroisent. Un soleil radieux nous fait oublier toute précaution, et les oiseaux semblent nous souhaiter bonne chance en gazouillant.

Vers six heures du soir, nous sommes en vue de Wasserbillig. Au son d'un tango et d'une valse (c'était et c'est toujours resté l'unique répertoire de mon ami), nous achevons le dernier bout de chemin et débarquons sur la rive luxembourgeoise — et par cette action symbolique, notre projet de fraude nous semble réalisé avec un succès inespéré.

Nous emballons le boat, l'accordéon disparaît dans un coffre (capable de loger un piano). Et déjà nous nous apprêtons à nous

rendre à la gare lorsque ... psst!! -- attention!!! — lorsque se profile, noire et menaçante, et démesurément allongée par le soleil couchant ... l'ombre d'un douanier. Interrogatoire serré. Nous avouons tout. Au poste, marche! Re-interrogatoire: Votre nom? Votre adresse? Le crime est transmis à la postérité par une plume qui couvre en criant des feuilles et des feuilles (il paraît que c'est l'usage de gâcher du papier à ces occasions).

Après deux heures d'interrogatoire, nous rentrons par le train de minuit.

Dans le train, j'ai fait sur mon ami des études psychologiques très intéressantes. Laissant libre cours à sa colère, il s'abat comme un lion sur tout ce qui a le malheur de se présenter à sa vue: il maltraite les filets, cherche à déchirer les lanières de cuir et les rideaux: quand tout y a passé c'est à sa caboche qu'il s'en prend: il se roue de coups et s'envoie des coups de pied dans le d... Après s'être suffisamment meurtri le visage (et le reste) il trouve ce genre de sport désagréable malgré son grand attrait et se calme.

Nos regards se fuient — nous avons honte de nous-mêmes. Nous nous efforçons de nous suggérer le calme: mais ce n'est pas si facile: le douanier, après être resté muet comme une carpe au début, a finalement daigné nous annoncer que l'amende pouvait atteindre 20.000 francs plus quatre ans de prison. Bon appétit!!

Le lendemain, un journal qui d'ordinaire ne sait pas quelles bêtises raconter à ses lecteurs, faisait paraître un article relatant la capture de deux jeunes bandits, âgés de 16-18 ans, ainsi que la confiscation d'ailleurs importante du corps du délit.

Weissen.

Von Korpsstudenten und Burschenschaften

Seit dem Bestehen von Universitäten haben sich die Studenten einer Nationalität zu sogenannten «Nationen» oder Bünden vereinigt, die nach und nach zu «Landsmannschaften» wurden. Der ziemlich lose Zusammenhang der Mitglieder der Landsmannschaften wurde gefestigt durch das Beispiel der Orden, welche sich um 1760-1770 innerhalb der Landsmannschaften bildeten und die Elite darstellten. Als um 1800 die Orden zerfielen, nahmen die Landsmannschaften jene Vorzüge der Orden an, und der landsmannschaftliche Charakter milderte sich. Als nach Beendigung des Freiheitskrieges von 1812-1815 die «Burschenschaft» eine vollständige Umwälzung in den Studentenverbindungen herbeiführte, traten zwar einige Landsmannschaften in den neuen Burschenbund ein, andere aber suchten ihren Bestand

zu sichern, gaben ihren Charakter nun ganz auf, nannten sich Korps und stellten sich dem Bestreben der Burschenschaft entgegen.

Die «Burschenschaft» war eine Vereinigung deutscher Studenten, die auf Veranlassung von Fichte, unter Förderung der Jenaer Landsmannschaften 1815 zu dem Zwecke gegründet wurde, die landsmannschaftliche Zersplitterung und Rivalität der Studierenden zu beseitigen, und das ziemlich rohe Studentenleben zu bessern, sowie die Liebe zum Vaterland zu heben. Zum Wahlspruch wählte sie «Ehre, Freiheit, Vaterland» und trug zum Symbol stolz die Farben: schwarz, rot, gold. Infolge der Ermordung Kotzebues durch Sand, wurden die schon sehr verbreiteten Burschenschaften 1819 verboten, obgleich sie an der Mordtat ihres ehemaligen Mitgliedes unbeteiligt waren. Aber schon ein Jahr darauf bildeten sich, da sie nicht mehr öffentlich auftreten durften, Burschenschaften, die einen geheimen, politischen Charakter annahmen.

Zugleich mit den Burschenschaften waren die Korps verboten worden. (Später jedoch wurden beide wieder geduldet.) Das Prinzip der Korps ist die Pflanze des überlieferten *commants*, Aufrechterhaltung des Studententums, Erziehung der Mitglieder zu ehrenhaften Männern, unbedingte Befriedigung, vollständige Ablehnung jeder politischen oder konfessionellen Tendenz. Das eigentliche Lebensprinzip bestand darin, dass die alten Herren oder Philister in stetem Zusammenhang mit dem aktiven Korps blieben und diesem gegenüber gewisse Rechte und Pflichten hatten. (Dieses Prinzip ist seit einigen Jahrzehnten allen Studentenkorps zu eigen geworden.) Das Korps zerfiel in Korpsburschen oder eigentliche Mitglieder und Fische. Die Korpsburschen teilten sich wiederum in zwei verschiedene Gruppen: Die Pennäle und die Schoristen.

Die Pennäle waren junge, soeben auf die Hochschule gekommene Studenten, die im ersten Jahr in einer Studentenverbindung waren. Sie wurden von den älteren Burschen noch nicht als gleichberechtigt anerkannt und ein ganzes Jahr gefoppt und ausgebeutet. Während der Pennalzeit mussten sie es sich gefallen lassen, dass die älteren Studenten oder Schoristen ihre abgetragenen Röcke gegen die neuen der Pennäle vertauschten, weshalb letztere nur in schäbigen Kleidern einher spazierten. Sie mussten stets offene Kassen für die Alten haben und ihnen unbedingten Gehorsam leisten. Nach Ablauf dieses qualvollen Jahres wurde der Pennal zum «ehrlichen Burschen» befördert. Er bezahlte den «Absolutionsschmaus» und hielt sich von der Zeit ab schadlos an den Pennälen. Diese Roheit wurde vielfach verboten, verschwand aber erst nach und nach durch die Veredelung der studentischen Sitten. Der Parteizwist liess auch allmählich nach, und gegen 1881 gründeten unter dem gemeinsamen Namen «Verein deutscher Studenten» etwa vierzehn Vereine den Kyffhäuserverband, der alljährlich im August seine Versammlungen auf dem Kyffhäuser abhält. Die Entstehung dieses Verbandes ist der patriotischen Bewegung nach 1871, ganz besonders aber der 1880 hervortretenden, antisemitischen Strömung zu verdanken. Er tritt für die Pflege des nationalen Geistes auf den deutschen Hochschulen ein und hat das Studentenleben auch in dieser Hinsicht beeinflusst.

Und diese weiten, studentischen Verbindungen lösten sich nach Jahrhunderte langem Bestehen auf und gaben ihre glorreiche Vergangenheit der Politik des heutigen Deutschlands preis.

G. T.

Momentaufnahme

Sauerkraut ist Hilfsbuchhalter an einer Bank. Er arbeitet fleißig von morgens bis abends und ist, alles in allem genommen, nicht schlechter — allerdings nicht besser — wie viele andere.

Abends ißt er auswärts, was er für vornehm hält; abwechselnd Kartoffelsalat und Würstchen und umgekehrt.

Er geht selten ins Kino und ist Abstinenzler; gegen jedermann ist er die Höflichkeit selber, sogar gegen seine Wirtin, wenn diese bei ihm anklopft, um die Miete zu erheben.

Vom Essen zurückgekehrt zieht er Rock und Schuhe aus und Pantoffel und Schlafrock an. Dann setzt er sich in seinen Lehnstuhl — von der Tante eines Vettters geerbt — und dreht seinen Radioapparat an. Hippocratius ist ein Verehrer der Jazzmusik — denn er ist ein moderner Mensch — also jazzt sein Radioapparat, bis die Leute über ihn anfangen, zu trampeln. Dann stellt er ihn ab, denn unser Held ist kein Held. Dann macht er sich an die Lektüre des Blattes «Der Kleintierzüchter» — halbwöchentlich erscheinend —. Daraus schöpft Sauerkraut seine Informationen und er ist sicher, auf dem Laufenden zu sein.

Sssssssssssss! Die Zeitung wird zusammengefaltet.

Sssssssssssss! Die Ärmel werden hochgekremgelt!

Sssssssssssss! Die Gardinen zurückgezogen, damit sich die freche Fliege, um die es sich nämlich handelt, und die sicher noch nichts von Sauerkrauts Antipathie gegen Fliegen gehört hatte, sich nicht dahinter verstecken kann.

Und jetzt beginnt der Kampf. Mit einer Zeitung bewaffnet, führt Sauerkraut einen mörderischen Schlag nach der Fliege, die sich auf dem Lampenschirm niedergelassen hat. «Ein Glück, er ist nicht aus Porzellan», sagt Hippocratius und will sich schon setzen, als das feine Surren der Fliege wieder anfängt. Der Lampenschirm dreht sich wie wahnsinnig um seine Achse, während sich die Fliege, quietschfidel und vollkommen unbeteiligt an der Decke niedergelassen hat und sich anscheinend über die fruchtlosen Bemühungen Sauerkrauts lustig macht, sie in ein besseres Jenseits zu befördern.

Jetzt steigt Hippocratius auf den Tisch und verscheucht das Insekt, das zum Fenster fliegt. Sauerkraut steigt leise vom Tisch herab und springt in einem ungeheuren Satz zum Fenster, die Zeitung klatscht mit Wucht dagegen, die Scheibe sagt: «Der Klügere gibt nach».

Scherben und ein Loch, durch das die warme Sommernachtsluft hineinströmt....

Die Fliege lächelt — —

Sauerkraut nimmt die Feindseligkeiten wieder auf. Die Fliege denkt: «Jetzt gilt's», und versteckt sich unter dem Schreibtisch. Sauerkraut nach! Die Fliege ist weg, Sauerkraut stößt sich beim Auftauchen mit Vehemenz an einer Tischschulde. Die Schwierigkeiten des Geländes zwingen den Gegner, die Feindseligkeiten momentan zu unterbrechen, würde ein Kriegsberichterstatte schreiben, denn Sauerkraut muss sich eine kühlende Kompresse auf die Stirn legen.

Jetzt schwört Sauerkraut einen grausigen Eid. Nicht eher wird er sich zum Schlafen niederlegen, als bis er der Fliege ihre ewige Ruhe verschafft hat.

Die Jagd wird aufregend. Die Fliege hat sich den Kampfmitteln und -methoden ihres Gegners angepaßt, besonders bei Artillerieangriffen (mit der Zeitung) weiß sie sich vorzüglich zu tarnen.

Drei Stunden hat das erbitterte Ringen gedauert. Hippocrates ist von den drei Stunden Freiübungen so ermüdet, daß er einer Ohnmacht nahe ist, und nur so kann man verstehen, daß Sauerkraut meineidig wird. Er wankt zum Sessel und läßt sich hineinfallen.

Die Fliege kommt näher und besieht sich das Malheur. Sie zieht die Bilanz und stellt mit Genugtuung fest, daß sie Siegerin geblieben ist.

Eine zerbrochene Fensterscheibe, zwei zerschlagene Vasen, die den Weg alles Irdenen gegangen sind, ein Loch in dem schönen, gebühten, neuen Schlafrock, das sich Sauerkraut an einem Bildnagel gerissen hat, offenbar war dieser der Bundesgenosse der Fliege.

Sie kommt zum Entschluß, daß ihre Anwesenheit nicht mehr erforderlich ist.

«Es hat mich sehr gefreut», sagt sie, macht einen Knicks und summt durch die zerbrochene Fensterscheibe in die warme Sommernacht hinaus.

O.B.SERVER.

Hans Stuck siegt auf dem Nürburgring

Es ist kurz vor 11 Uhr. Die Wagen werden auf die Bahn gebracht. Rote Alfa und Maserati, dann die weißen Mercedes und Auto-Union. Die Auto-Union hat nur geringe Chancen. Stuck allein kann sie ernstlich verteidigen.

Noch 2 Minuten bis zum Start. 19 Rennwagen stehen bereit, alles schmucke Wagen, jeder einzelne gebändigte Kraft von 100 Pferden und mehr. Die Fahrer steigen in die Wagen, setzen die Hauben auf, rücken die Brillen zurecht...

Obergruppenführer Hühnlein, die weiße Startflagge in der Hand, schreitet auf die Startlinie. Die Motoren sind angeworfen und heulen wild auf, heulen und heulen, jeder einen andern Ton. Es ist ein schauerliches Getöse, ein Getöse, das immer lauter wird, das laut und drohend ein Lied singt, das stählerne Lied der Technik. Lauter brüllen die Motoren, da, - - jetzt hebt sich die weiße Flagge -- noch eine Sekunde -- eine halbe -- jetzt fällt sie! -- und ein Rudel geschoßartiger Fahrzeuge wirft sich in den Kampf. Ein unentwirrbares Knäuel von roten, weißen, silbernen Körpern. -- Der schießt der Südkurve zu, zieht sich leicht auseinander, und da kommt eine lange Schlange von schlanken Rennkörpern auf der Gegengeraden entlang und verschwindet in den Bergen. Aus der Ferne dröhnt verhallend das Geschrei der Kompressoren...

Vor uns liegt die Rennstrecke, ein langes, breites Band. Mensch, meint jemand neben mir, «hast du gesehen? Der Stuck? ... Ist der aber losgeprescht!» -- «Döskopp!, es war der Caratsch», war die zornige Antwort. -- «Und ich wette ...»

Ein lautes Brüllen, ein silbergrauer Fisch raste vorbei in einem irrsinnigen Tempo. Stuck!! 5. Runde. Stuck führt! — Caracciola dicht hinter ihm. — 10. Runde. Caracciola wechselt Reifen. — 11. Runde. Stuck hält an den Boxen. — Er ist schon aus dem Wagen. Um die Maschine hasten Monteure und schon steht der Wagen auf den Böcken. Ein Rad fliegt irgendwo hin — — ein anderes ist schon montiert! — — der Tank. — Stuck stürzt ein Glas Wasser hinunter — sitzt schon hinterm Steuer, der Motor heult auf — das Fahrzeug Nr. 1 ist verschwunden . . .

Und schon ist Caracciola da. Aber Stuck ist trotz Reifenwechsel und Tanken noch immer Erster.

13. Runde. Caracciola führt! . . . Stuck ist überholt! Mein Nachbar hält meinen Arm fest umkrampft. Es ist der Stuckfanatiker. Er kann seine Spannung nicht meistern.

14. Runde. Stuck führt wieder — ist schon vorbei. Aber jetzt muß . . . Wo bleibt er denn? — jetzt muß doch Caracciola kommen! Nein, er ist ausgeschieden, . . . Defekt! . . . Die Umklammerung meines Armes löst sich. Der Mann ist erleichtert.

Und dann kommt der große Augenblick. Unter dem tosenden Beifall der Menge erreicht Hans Stuck das Ziel, und der Radio sendet in die Welt: «Hans Stuck auf Auto-Union. Sieger des Nürburgrennens!!

F. B.

Sternensonett

**Kleiner Liebling, laß den weißen Pfad uns gehen,
Der über erdenfernen Sternen uns zusammenführt.
Wenn abends dich der Duft der tiefen Nacht am Herzen rührt.
Fühlst du des Pfades End' an deinem Bette stehen.**

**Du und ich, wir wandeln dann gleich leisen Rehen
Auf jenem Pfad, bis jeder seine Welt verliert,
Und über Sternen jeder sich dem andern nahe spürt,
Bis beide eins sind, und in die Himmel selig sehen . . .**

**Von der Erde hören wir die Hunde brünstig bellen.
Wir aber sind einander ganz geschenkt im hellen,
seligen Bewußtsein unserer reinen Ueberweltlichkeit.**

Ach, wir leiden viel am Wirklichen der Tage . . .

(Ich hasse diese erdenwehe Menschlichkeit.)

Oh, laß uns lieben, daß der Sternpfad uns ewig trage.

Raymond Thévenin.

Réformes

On a fait des réformes politiques, sociales, commerciales, et que sais-je, quant à celles qui se rapportent à l'éducation de la jeunesse, ma foi, on s'en moque. Eh bien, messieurs de l'instruction publique, ne croyez pas nous désespérer par votre désintéressement complet. Nous ne nous lasserons pas de revendiquer toujours et toujours les mêmes réformes.

N'avez-vous pas encore appris que des élèves possédant un «certificat» de leur prétendue maturité ne savent pas même écrire une simple lettre, ou s'exprimer correctement en français et à plus forte raison en anglais.

Cela tient à la mauvaise organisation de nos cours de langues. L'école devrait se soucier de l'avenir des jeunes gens qui lui sont confiés et les préparer un peu plus à la vie pratique.

Dans ce but je proposerai la modernisation de nos cours de littérature. Car il faut convenir que dans notre pays, ce n'est pas tant l'étude de la culture et de la littérature française et anglaise, mais plutôt le maniement de ces langues, qui entre en première ligne de compte. Or une langue moderne s'apprend certainement mieux dans des livres contemporains. Car ceux-ci sont écrits dans une langue parlée actuellement, tandis que les livres des siècles passés, qui sont admis dans nos cours, sont écrits dans une langue vieillie et aujourd'hui souvent même fausse.

Cette modernisation donnerait en même temps aux élèves, qui ne fréquenteront pas de cours supérieur de littérature, la faculté d'apprendre à connaître les éminents écrivains du XX^e siècle. Et il faut avouer qu'ils ne sont ni rares, ni indignes d'être comparés aux grands écrivains des siècles antérieurs.

Dans ce même but je proposerai encore de petites conférences faites par les élèves mêmes pendant le cours. Les expériences faites à ce sujet par certains professeurs ont obtenu le plus grand résultat.

Ensuite je voudrais vous parler encore d'un domaine qui ne se rapporte peut-être pas tant à la vie pratique, mais toujours est-il que dans notre gymnase, qui a la prétention de former des humanistes, il devrait être cultivé un peu plus. C'est celui de l'art. Ah, par exemple, nous n'avons pas à nous plaindre d'être surchargés dans cette branche-là.

A ce sujet je lis dans le projet de budget pour l'année 1935-1936 sous la rubrique «écoles moyennes»: Décoration des salles et corridors: 1500 fr.! Diable, c'est beaucoup pour des affiches, qui nous annoncent qu'en 1935 il y avait une exposition d'art ancien à Bruxelles, que Davos est la capitale du sport d'hiver, ou que St. Flour est le terminus d'une ligne d'autocars P. L. M.

Mais passons! Venons-en à nos salles de dessin qui sont encore les seuls sanctuaires de l'art. Mais «o rage, o désespoir», que pouvez-vous y voir? Rien que des chapiteaux couverts de poussière, rien que des statues mutilées de divinités anciennes et enfin des gravures d'avant-guerre, rangées par la vieillesse: Voilà, o muse comme tu es négligée, je dirais même déshonorée, dans notre gymnase de Luxembourg, qui est appelé à produire l'élite du peuple luxembourgeois.

Ici une réforme prompte et incisive s'impose. Et je rappellerai même à ces messieurs de l'instruction publique les paroles de l'éminent critique Jean Marie-Durand: «...quand par bonheur les potaches pensent à quelque chose, l'école serait impardonna-ble de ne pas tenir compte de ce à quoi pensent les potaches.» A bon entendeur salut!

Cependant j'ai peut-être été injuste en accusant ces messieurs de l'instruction publique de se moquer des réformes scolaires. D'après les bruits qui courent on serait sur le point de faire une réforme qui intéresserait fort la jeunesse estudiantine! A ce qu'il paraît on veut abrégé les grandes vacances!

Un élève de l'Athénée.

Chronique du club

Assemblée générale du 30 septembre.

Comme d'usage notre assemblée générale eut lieu en septembre. Devant une nombreuse assistance de jeunes et de «vieux» le président G. Kipgen passe en revue l'activité du club. En quelques mots le camarade G. Bastian expose ses projets pour l'exercice 1935-36. La cotisation est fixée à 10 frs. pour les membres actifs et à 20 frs. pour les membres honoraires.

Comité: G. Bastian, président;
R. Koppes, secrétaire;
J. David, trésorier;
A. Kaudy et K. Sonneborn, membres.

Soirée amicale du 12 octobre.

Notre soirée amicale qui pour la première fois rassembla les anciens et les jeunes membres du C. E. L. fut couronnée par les récitations vraiment artistiques du sympathique Eugène Heinen.

N'oublions pas nos jeunes musiciens. Deux accordéonistes de marque, les camarades A. Mergen et J. David, nous délectèrent par le rythme endiablé du jazz moderne, tandis que notre pianiste J. Lecorsais nous fit goûter les beautés d'une musique plus classique.

Visite des Usines ARBED d'Esch.

Jeudi le 15 octobre une vingtaine de membres du C. E. L. s'embarquèrent pour Esch, la capitale de l'industrie. Après la réception à l'usine M, le directeur Koener traça en quelques mots l'histoire des établissements et nous donna un exposé schématique des opérations que subit le minerai de fer pour être transformé en fontes, fers et aciers. Durant la visite qui suivait nous eûmes l'occasion de voir s'effectuer sous nos yeux les opérations, dont la description pourrait remplir des pages entières: chargements de hauts-fourneaux, coulées, transports de fontes, procédés dans les convertisseurs Bessemer, laminage et exploitation des produits secondaires.

Cette visite dans l'antre de Vulcain se termina par une collation que les autorités avaient généreusement préparée au Café Frank.

N'oublions pas de remercier encore une fois monsieur le directeur et messieurs les ingénieurs qui, pendant toute la durée de la visite, ne se lassèrent pas de nous donner les explications nécessaires.

Visite de la Faïencerie Septfontaines.

Jeudi le 31 octobre une trentaine de membres se réunirent pour la visite de la Faïencerie Septfontaines. Après avoir visité les chantiers où les différentes matières premières sont accumulées, nous vîmes naître sous nos yeux les produits céramiques les plus divers: récipients à usage ordinaire, services de table d'un goût plus raffiné et enfin des oeuvres vraiment artistiques qui ont connu de si grands succès à Paris aussi bien qu'à l'exposition de Bruxelles.

Exprimons encore une fois bien chaleureusement nos remerciements à Monsieur Muller et à nos guides dont les explications bénévoles ont satisfait pleinement notre curiosité.

Bulletin d'adhésion

Je soussigné déclare

vouloir adhérer au C. E. L.

comme membre actif (10 fr.)

Adresse :

Signature :
.....

Cycles Maurice GILLEN

Accessoires - Réparation
Articles de Sports

16, Rue Notre Dame, Luxembourg

UN CAR?

TÉL. 41-35

UN CITAX?

TÉL. 62-62

ÉTUDIANTS!

Recommandez à vos parents la maison



N. Peiffer-Flammang

Fournisseur de la Cour
pour leurs achats en
Cigares, Cigarettes, Articles pour Fumeurs

Ein Damen-, Herren-, Kinder-
Lodenmantel allerbesten Qualität?
Nur Marke

BAUR, Innsbruck

Ein fescher Sport- und Regen-
mantel für Damen und Herren?
Nur Marke

BURBERRY, London

Alleinverkauf dieser Welt-
marken für Luxemburg
nur bei MAISON

BRASSEUR LUXEMBURG
Grand'Rue 36-38

Sahl-Noesser isst Sahls gut SALZBREITZELN
nemmen an der **avenue Victor Hugo 80**, Tel. 33-22

ALFA

**LE RENDEZ-VOUS
DES ÉTUDIANTS**

Au Music-Hall:

Ses Orchestres de Choix
Ses Attractions sensationnelles
Ses Consommations de 1^{ère} marque

A l'Hôtel:

Ses Chambres confortables
Ses Menus exquis

Für

Füllfedern

nur eine Adresse:

Papeterie-Librairie Jos. WILWERS
68, Grand'rue, Luxemburg

Emplacement réservé
à la Maison KRAU-RAUSCH

*Les Gourmets se régulent à la
Confiserie Kuntgen, dont les
délices satisfont tous les goûts*

Haben Sie Fußbeschwerden?

In unserer **Pediküre-Abteilung** entfernen wir schmerzlos eingewachsene Nägel, Hühneraugen, Hornhaut usw. mit modernen Apparaten. Fuß-Massage u. Fußbäder werden ebenfalls verabreicht.

+ **SANITAS** **+** **Moderne Fußpflege, Luxemburg**

6, Königinstraße, 6 (beim Palais) — Telefon Nr. 61-15

A LA GERBE IDEALE

MAISON N. KILL-STEFFEN, LUXEMBOURG

Successeur de Aug. KILL-EMMEL RUE DES CAPUCINS

FLEURS NATURELLES COURONNES, BOUQUETS ET
CORBEILLES GARNITURES DE TABLES en tous genres
LIVRAISON A DOMICILE TÉLÉPHONE 30-49

Chapellerie Ch. STEIN

Luxembourg, Avenue de la gare 38

Große Auswahl in
Herrenhüten
Herrenmützen
Knabenmützen
Krawatten

Chic

Tailleur Ingwer
45, Avenue de la gare

Élégance

PRIX MODÉRÉS

Die preiswerte
KONFEKTION
für Damen und Herren
bei
Lyon Fils & Co

Pour vos **LIVRES**
et pour vos **CADEAUX**
adressez-vous à
la Librairie-Papeterie
BRUCK
Luxembourg, 50, Grand'Rue

Unfer Neubau ist sehenswert
Freie Befichtigung überall gern gefattet!
Sternberg Frères

Optik Brillen, fämtliche Augengläfer, Lupen- Kompaffe,
Theatergläfer - - Reparaturwerkftätte

Foto -Apparate und fämtliches Zubehör
Ausführung fämtlicher Amateurarbeiten

Optiker P. J. BERG

Ecke Groß- und Beckstraße LUXEMBURG

Wenn Sie verreisen



dann wenden Sie sich vertrauensvoll an das
älteste Reisebüro am Platz

Wir arbeiten Ihnen jede Reise in der
gewünschten Preislage aus, nur so reisen Sie
billig und angenehm.

Vereinsreisen — Hochzeitsreisen
Fahrscheine nach allen Ländern
mit Ermäßigungen — Autocar-
Reisen — Reiseschecks

Ecke Philippstraße — Telephon 46-46



REISEBÜRO ZITTA

Reservée



L'Africaine
Louis d'or
La Cocarde



Phéolin - Désinfectant

pour désinfecter
vespasiennes, aborts
etc.



Fabricant :
**Compagnie Générale
des Goudrons S. A.**

Tél.: 35-13

Café Nic. Jentgen

Place d'Armes, 4, LUXEMBOURG

SIÈGE SOCIAL :

C. E. L.
F. L. A.
R. C. L.
V. S. D. L.
F. C. L.



En dégustation :

Les célèbres

Bières Mousel

réputées par leur finesse et leur digestibilité.